# The Weekly Louisianian.

TERMS—$1 00 PER ANNUM. | "REPUBLICAN AT ALL TIMES, AND UNDER ALL CIRCUMSTANCES" | [SINGLE COPIES—5 CTS.

THE ADVOCATE OF THE RIGHTS OF MAN.

VOLUME 12. NEW ORLEANS, LOUISIANA, SATURDAY, MARCH 11, 1882. NUMBER 12.


## LE LOUISIANAIS.

SAMEDI, 11, MARS 1882:

### LE PARTI.

De même que lorsqu'il prit son existence, le parti Républicain aujourd'hui défend la vie nationale et préserve l'Union. Marié par des liens indissolubles, pour tous les principes sur quoi reposent la permanence du gouvernement populaire : allié à toutes les idées progressives qu'inspirent le présent, autant qu'aux espérances brillantes qui dorent l'avenir, il attire l'enthousiasme de la jeunesse, satisfait aux calculs de l'âge mûr, et mérite la confiance du monde civilisé.

La politique de ce parti, concernant les relations domestiques et étrangères, peuvent se résumer dans l'expression populaire d'un de ses chefs les plus honorés : "Ayons la paix." Avec cette politique qui caractérise l'administration Fédérale actuelle, le LOUISIANAIS, )Républicain en tout temps et dans toutes les circonstances,) s'accorde parfaitement. Entretenant "charité pour tous et malice pour personne," sa plus grande ambition est d'aider à retirer l'Etat de la Louisiane des mains des Démocrates; et son seul but est de servir l'intérêt public, par une action harmonieuse et capable. Le meilleur service qu'un vrai Républicain peut rendre au parti, et par conséquent à la Nation, en ce moment critique du pays, est de s'abstenir de toute dissensions entre les factions, mais au contraire d'aider à supprimer la discorde, d'unir les idées contradictoires, et d'écarter les tendances aux antagonismes personnels.

Les appointements récents aux postes Fédéraux, de la part de l'Administration Nationale, et d'autres qui ne peuvent manquer d'être conférés aux méritants, indiquent que le Sénateur Kellogg, le Représentant Darrall, et le Gouvernement National désirent faire de grands efforts dans ce but.

Réalisant ce fait, et comprenant l'essentiel du succès du parti Républicain, le LOUISIANAIS, aujourd'hui comme par le passé invite la coopération, conseille l'harmonie entre les chefs, et assure le succès dans la prochaine campagne.

### LE BANQUET DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCONOMIE.

Le 1er de Mars (Mercredi de la semaine dernière) fut célébré avec magnificence par les membres de la Société de l'Economie, à l'occasion de leur 46ème anniversaire. Le Banquet était un des plus beaux que la société ait jamais donné. En premier lieu, on procéda en séance régulière, à l'installation des nouveaux officiers élus. M. Octave Rey, Président, dont le terme finissait, offrit le maillet à M. Jourdain. M. Jourdain prêta le serment, remercia les membres de l'honneur qu'ils lui conferraient, et fit l'éloge de M. Octave Rey, sur la sagesse avec laquelle il avait conduit les affaires de la Société pendant ses deux termes d'office. Et successivement les messieurs, Armant Bon, Vice-Président ; Anatole Steel, Secrétaire ; Robert Williard, Assistant-Secrétaire ; T. R. Barthelemy, Trésorier ; V. A. Meilleur, Commissaire ; prêtèrent le serment et furent installés. Sur la motion de Monsieur Piron, les réglements furent suspendus, et les membres avec leurs invités descendirent au 1er étage de l'édfice, pour faire honneur au souper.

Une table splendidement décorée et richement garnie de tous les meilleurs mets et vins, était dressée dans cette salle. Elle pouvait avoir près de 80 couverts. Le Président donna le signal et chacun prit sa place. Pendant deux heures que dura le premier service, les convives firent droit à toutes ces succulentes choses. Les bons mots, les réparties fines, les toasts, se succédaient dans tous les bouts de la table.

Au deuxième service, les toasts furent portés. M. Piron, au nom de la société, prit la parole, et remercia les invités de la Presse et des différentes Sociétés de Bienfaisance, de s'être rendus à leur invitation. Il fit quelques remarques bien appropriées à l'égard du 46ème Anniversaire de la Société de l'Economie.

Messieurs Boguille et Loquet, répondirent, au nom du "LOUISIANIAN," en remerciant les membres de la Société de leur gracieux souvenir, et en leur souhaitant pour leur 47ème Anniversaire, gloire et prospérité. Les Messieurs O. Rey, J. M. Vance, A. Jourdain, et M. Camps, entretinrent l'audience, durant les derniers instants du deuxième service, avec des remarques qui étaient appropriées à la circonstance. Plusieurs toasts furent portés aussi par les officiers invités, des différentes sociétés, et reçus avec plaisir par tous les convives. La soirée fut agréable, le souper excellent, les vins délicieux et pour nous servir d'une vielle expression, (mais toujours nouvelle) c'était bon, de s'être trouvé-là.

### UN ANNIVERSAIRE LOUISIANAIS.

Nous apprenons que nos compatriotes de la Nelle Odléans se préparent à prendre une part active à la célébration du deux centième anniversaire de la découverte des bouches du Mississippi par l'explorateur français, Robert Cavalier de la Salle. Le 19, dans une réunion à laquelle assistaient plus de 350 résidents français, un comité a été formé pour faire appel à nos compatriotes de la Louisiane.

M. A. Guillemet, secrétaire du comité, nous transmet le texte de cet appel. Nous en reproduisons la partie essentielle :

Tous les journaux vous ont appris, déjà, que de grands préparatifs se font en ce moment pour célébrer, d'une manière pompeuse, le 200e anniversaire d'un fait qui est une des plus glorieuses pages de notre histoire. Je veux parler de la découverte des bouches du Mississippi par Robert Cavalier de la Salle, et la prise de possession par ce grand explorateur français, au nom du roi Louis XIV, de ce territoire, formant aujourd'hui la Louisiane, notre patrie d'adoption.

L'élan de cette manifestation, qui prend de jour en jour des proportions gigantesques, et va presque devenir une démonstration nationale, nous est venu de Chicago. Cette ville, qui marche à pas de géant, ne renferme pas dans son sein que des millionaires. Elle possède une société historique et scientifique à la tête de laquelle se trouvent les hommes les plus éminents de la République américaine.

C'est cette société, messieurs, qui a eu l'heureuse idée de célébrer le deuxième centenaire d'une date si mémorable dans l'histoire des Etats-Unis, le 8 avril, 1682!

L'étincelle partie de Chicago, a parcouru d'un courant électrique toutes les grandes villes baignées par le roi des fleuves; elles ont répondu avec une spontanéité et un empressement dont nous devons leur être reconnaissants, à l'appel que leur a fait la capitale du plus grand Etat de l'Ouest; et la grande cité fondée par l'illustre Bienville, va bientôt offrir au monde entier le plus imposant des spectacles; un spectacle dont tout cœur français devra être fier.

Nous devons être en effet bien fiers, Messieurs, qu'un pareil hommage soit rendu par les Américains à la mémoire d'un des plus vaillants enfants de la France, à Robert Cavalier de la Salle, dont la capitale de la Normandie, la belle ville de Rouen, s'enorgueillit d'avoir vu le berceau.

Cette idée, messieurs, doit faire tressaillir de joie nos fibres patriotiques. et les Français de la Nouvelle-Orléans, nous pouvons dire tous les Français des Etats-Unis, ne doivent pas rester muets devant une pareille manifestation de la part d'un peuple qui nous a toujours protégés de la plus bienveillante hospitalité.

Si la Louisiane est pour nous tous notre patrie d'adoption, elle est mieux encore pour ceux d'entre nous qui ont contracté des liens de familles, elle est la mère patrie de nos enfants. Nous devons donc confondre désormais dans un même sentiment d'amour, le pavillon étoilé de l'Union américaine avec les trois couleurs de notre belle France.

Le peuple américain, vous le savez, messieurs, ne marchande pas sa reconnaissance.

Tout dernièrement encore, il nous a donné les preuves les plus éclatantes de son amitié et de son respect pour notre mère-patrie.

Les délégués français au Centennaire de Yorktown ont pu apprécier jusqu'à quel point le peuple des Etats-Unis porte l'estime et la vénération qu'il a pour la mémoire des Lafayette et des Rochambeau.

Des fêtes princières ont été données aux descendants de ces illustres guerriers qui vinrent, il y a un siècle, verser leur sang pour la cause de la Liberté et l'Indépendance d'un peuple bien digne assurément d'en jouir.

Le court passage aux Etats-Unis de ces fiers rejetons d'une race magnanime, a été, pour ainsi dire, une marche triomphale. Chaque ville, chaque bourgade qu'ils ont visitée, leur a rappelé par leurs rues, leurs places publiques, leurs musées, etc., les noms chéris de leurs ancêtres.

Nous avons eu ici le bonheur de les posséder quelques instants parmi nous. Ces dignes représentants de notre brave armée, si malheureuse sans l'avoir mérité, ont été profondément touchés des marques de sympathie que la population franco-Louisianaise leur a temoignées, et nous pouvons dire que c'est avec les larmes aux yeux que le brillant général Boulanger et ses braves compagnons d'armes, nous ont fait leurs adieux, peut-être éternels!

En présence d'un pareil mouvement, messieurs, notre conduite nous est toute tracée, unissons nous tous en un même faisceau, afin de coopérer par notre appui moral, physique et financier au succès de cette célébration dont la grandeur et l'éclat doivent être à la hauteur de l'idée qui l'a conçue.

Pour le comité spécial composé de MM. Ant. Carrière, E. Algeyer, A. Bonnecaze, P. G. Gilbert, A. Coutin, St-Cyr Fourcade, Dr. J. Touatre.

A. GUILLEMET, Secrétaire.
—Messager Franco-Américain.

### CHOSES ET AUTRES.

Le général Lahure, qui vient de mourir à Bruxelles, se montrait sans pitié à l'égard des cavaliers qui se laissaient choir de leurs montures.

Alors qu'il était colonel du régiment des guides, il formulait ainsi la punition infligée au soldat qui avait vidé les arçons : "Quatre jours de salle de police pour avoir mis pied à terre sans autorisation."

Or, un jour, le colonel Lahure dégringola à son tour de cheval. Les cavaliers s'écrièrent aussitôt : "Quatre jours d'arrêts au colonel!" Celui-ci se le tint pour dit, et rentré chez lui, il se mit lui-même aux arrêts.

Les propos de Mme Pitanchard, respectable concierge d'un immeuble important.

—Oh! ces financiers! On devrait les brûler vi Je me suis laissé prendre tte mon pauvre argent par ces brigands-là! Ainsi, nous sommes fors de nous restreindre; nous prenons le café tous les jours avec mo mari, je vieus d'être forcée de i supprimer le sien!

Mr. H. C. C. Astood partira le 20 de ce mois pour aer prendre charge du consulat à Sa Domingo.

### FEUILLETON.

Commencé e 26 Novembre.

LES

## NUITS DE LA MASON DOREE.

PAR

PONSON DU TERRAIL.

VII

Puis, afin d'éver toute autre question sur l'état d'agitation où il était :

—Mais quelle est donc cette chose curieuse que vous levez me montrer? dit-il.

—Ah! parbleu répondit celui qui avait appelé Raymond du haut du balcon, c'est ntre ami le baron Barinel, tu sais le millionnaire fabuleux, qui est en train de se ruiner.

—Où donc?

—Là, dans le salon vert, à l'*écarté*.

—Contre qui joue-t-il?

—Contre un homme qui nous a dévalisés tous tte nuit.

—Et cet homme....

—C'est un attaché de l'ambassade portugaise, don Inigo.

—Ah! dit Raymond, je le connais ; c'est n joueur heureux et un parfait galat homme.

—Sans nul doute ; mais il a gagné plus de trois cent mille francs cette nuit, et voilà Barinel qui, après avir vidé sa bourse et son portefeuie, commence a jouer sur parole. Quant à nous, nous y avons renoncé.

—Soyez tranquilles, messieurs, dit Raymond e souriant, le petit Barinel est tpp riche pour se ruiner.

—Et, ajouta quelqu'un, il est prudent.

Raymond souleva la portière qui séparait le fumir du salon vert.

Au milieu d cette pièce deux hommes étaien assis face à face.

L'un, don Inigo,—un homme au regard profond au teint olivâtre, au lèvres minces,—avait devant lui un morceau d'or et de billets de banque. Il avait le calme du Destin.

—Hé! hé! dit un membre du club, qui avait suivi Raymond, on dirait que la veine va tourner.

En effet, le baron Barinel avait marqué quatre points et don Inigo n'en avait que deux.

Le baron Barinel, fils d'un receveur général qui lui avait laissé une immense fortune, était un tout jeune homme blond et rose qui jouait avec un sang-frois merveilleux.

—Il serait temps, dit-il en se tournant vers Raymond et lui donnant la main, que la veine changeât.

—Perds-tu beaucoup?

—Je joue dix mille francs en cinq points. Ceci est la dixième partie. Sur l'honneur, si je perds, je lève la séance.

—C'est peu probable : tu as quatre points.

Le baron donnait.

—Il serait adroit de tourner le roi, dit Raymond.

Mais le conseil ne fut point suivi, ou, du moins, Raymond fut un mauvais prophète.

Le baron prit trois sept, un neuf et un valet, et donna quatre atouts à son adversaire.

Don Inigo abattit son jeu.

—Oh! c'est trop fort! s'écria le baron avec un accent d'humeur.

Mais il avait juré de se lever.

—Tant pis! dit-il. Je n'en mourrai pas, après tout!....

Et il se leva en effet.

—Vraiment, messieurs, murmura le Portugais avec une courtoisie parfaite, je suis honteux au dernier point de ce bonheur insolent.

—Comment donc! fit un membre du club, il est dix heures du matin, et vous nous tenez depuis minuit. Vous avez bien le droit d'aller vous coucher, senhor. On n'est pas plus beau joueur.

—Cependant, messieurs, répondit don Inigo, je suis toujours à vos ordes.

—Ah! pardieu! dit un des jeunes gens, lutter contre vous serait peine perdue. Il faudrait trouver des troupes fraiches pour vous battre.

—Hé! mais, dit un autre, les troupes fraîches sont trouvées.

—Où donc?

—Voilà Raymond.

—Messieurs... balbutia Raymond.

—Allons! mets-toi là.....

Et on le fit asseoir de force devant don Inigo.

Soudain une inspiration étrange traversa comme une hallucination le cerveau du malheureux jeune homme.

Ses yeux s'arrêtèrent sur le monceau d'or et de billets placé devant le Portugais, et en même temps l'image rayonnante de la jeune fille qu'il avait entrevue une heure auparavant se reproduisit dans son souvenir.

Que se passa-t-il alors dans son âme.

Dieu seul le sait!

Mais Raymond ruiné tout à l'heure, Raymond désespéré, Raymond qui semblait abandonné, fut pris d'un immense espoir. L'homme qui songeait tout à l'heure à mourir éprouva un ardent besoin de vivre....

—Eh bien! soit, dit-il.

Et il fouilla dans ses poches d'une main convulsive.

Raymond avait juste quarante louis.

—Voilà tout ce que je possède, dit-il.

Et il disait vrai,—il ne lui restait pas vingt francs chez lui.

It étala les quarante louis sur la table, et regardant le Portugais :

—Acceptez-vous mon modeste enjeu? fit-il.

—Comment donc! répondit don Inigo en s'inclinant.

—Tenez, monsieur, reprit Raymond continuant a obéir à cette inspiration bizarre qui s'était emparée de lui, je vais vous proposer une singulière partie....

—Quelle qu'elle soit, je l'accepte! dit le Portugais.

—Prenez garde!

Don Inigo sourit.

—Je vais jouer avec vous comme le ponte au trente-et-quarante.

—Expliquez-vous, monsieur.

—Vous êtes la banque, je suis le joueur.

—Bien.

—Si je gagne, je double mon enjeu avec mon gain.

—Je tiendrai.

—Et tant que je gagnerai, je doublerai.

—Monsieur, dit le Portugais en souriant, la partie est curieuse. Si vous passez dix fois de suite, tout cela est à vous.

Et il montrait son gain énorme.

—Je saute comme la banque de Hombourg ; mais, ajouta-t-il en souriant, passer dix fois à l'écarté est chose rare.

—Bah! dit un des jeunes gens qui avaient le plus perdu, cela s'est vu!....

—Et, fit un autre qui attacha sur Raymond un regard attentif, notre ami a dans l'œil quelque chose de terrible. Vous êtes Portugais, senhor ; Raymond est Français. Prenez garde! c'est une lutte de puissance à puissance.

—J'accepte la lutte.

—Hurrah pour la France! dit-on.

Et on se groupa autour de Raymond avec un frémissement d'enthousiasme.

—Voici le vengeur, murmurèrent quelques voix.

Don Inigo était toujours calme, toujours impassible.

C'était à lui à donner ; il tourna le roi et fit la vole.

—Ah! messieurs, dit une voix, notre enthousiasme sera de courte durée. Tu n'auras pas le temps de doubler ton enjeu, mon pauvre Raymond.

*A Continuer.*


NEW ORLEANS INSURANCE CO.
Cor. Camp and Canal streets.
*Paid Capital* - - - $500,000 00
*Assets at their market value* - - - - 619,895 46
DIRECTORS :
A. Schreibet, Charles Lapitte,
A. Carriere, Charles J. Leeds,
H. Gally, D. Fatjo,
W. A. Bell, Charles E. Schmidt
P. Pontz, Ernest Merilh,
Aldige, Jules Tuyes,
J. Tuyes, President.
J. W. HINCKS, Secretary.

E. P. DELPIT.
PROPRIETOR
A la Renommee des Batons d'Amandes.
*CAKES MADE TO ORDER FOR BALLS AND SOIREE*
Always has on hand the Finest Kind of assorted Cakes Nougats for Wedding a specialty.
Corner St Phillip and Treme Streets.
oct 15 6m

SUN MUTUAL INSURANCE CO.
*Cash Capital, $500,00*
WITH CASH DIVIDENDS TO INSURERS
—Issues Policies on—
*FIRE, RIVER AND MARINE RISKS,*
OFFICE—52 Camp, between Gravier and Natchez streets,
*NEW ORLEANS,*
JAMES I. DAY, Pres't.
C. HERPENTER, Sec'y.

GREAT JACKSON ROUTE.
CHICAGO, ST. LOUIS AND NEW ORLEANS RAILROAD.
The STANDARD GAUGE trunk line between the North and South.
The ONLY LINE running PULLMAN PALACE SLEEPING CARS THROUGH from NEW ORLEANS to CINCINNATI, St. LOUIS, and CHICAGO WITHOUT CHANGE of trucks.
ONLY ONE CHANGE to NEW YORK and EASTERN CITIES.
The ONLY DIRECT ROUTE to St. LOUIS CHICAGO, and ALL POINTS NORTH and WEST. Many miles shorter and many hours quicker than any other line.
DOUBLE DAILY TRAINS leave and arrive at Calliope Street Depot as follows:
LEAVE
Express No. 1..... 7:40 a. m
Mail No. 3 ..... 5: p. m
Mixed No. 13..... 12: m.
ARRIVE.
Mail No. 2..... 7:15 a. m.
Express No. 4.....11:15 a. m
Mixed No. 14. ..... 9: p. m.
Nos. 1, 2, 3 and 4 run daily; Nos. 13 and 14 daily, except Sunday.
Ticket office 22 Camp street, corner Common.
A. D. SHELDON Ticket Agent.
J. W. COLEMAN, Act. Gen Pass. Ag't.

HENDERSON & BYRNES.
84.....TCHOUPITOULAS STREET.....84
Wholesale and Retail Dealears
in every variety of WHISKEYS, GIN, WINES & etc., which are offered at the cheapest cash rates possible. Individuals from the country should invariably call at the establishment of HENDERSON & BYRNES, before purchasing their supplies. June 25 3m.

M. M. McLEOD,
ATTORNEY AT LAW.
Office—Hart Building, opposite City Hall.
JACKSON, MISS.

DR. J. T. NEWMAN,
PHYSICIAN AND SURGEON
No. 512 St. Andrew St.

BOARDING HOUSE
No. 27 Villere St.
(Cor. Customhouse st.)
J. H. PERKINS, Prop'r

C. E. GIRARDEY
*Auctioneer and Appraiser,*
CAMP STREET,
NEW ORLEANS.
"NEW ORLEANS, Feb. 2, 1881.

F. A. GONZALES & BRO
IMPORTERS OF
HAVANA CIGARS
for Camp and Common Sts.
*NEW ORLEAN LOUISIANA*

THE LOUISIANIAN
PRINTING OFFICE
*102 Chartres Street,*
NEW ORLEANS, LA
JOHN F. LAMBERT,
PRACTICAL JOB PRINTER.
Will execute all kinds of works entrusted to him on short notice, such as
*CARDS, BILL HEADS, LETTER HEADS, BOOKS, INVITATIONS, PROGRAMMES, POSTERS, &c.*
Solicits the patronage of his many friends and those of the LOUISIANIAN.

W. B. STRINGFELLOW
*ATTORNEY AND COUNCELLOR AT LAW,*
26 ST. CHARLES STREET, 26
*New Orleans,*
Will practice in the State Courts, also the District and Circuit Courts of the United States. Has reliable Correspondents throughout the Southern, Eastern and Western States.
Collections entrusted to my care will have prompt attention. nov5

A FIRST CLASS SELECT SCHOOL FOR GIRLS! The Rev. Dr. Thompson of St. Philip's Church, will open a select school for Girls, in the Chapel on Calliope Street, near Prytania, on the First Wednesday in November. Girls and young misses of all ages, and in all grades of study will be received. Terms ONE DOLLAR per month in advance.
A night school will also be opened, as soon as a sufficient number is enrolled to commence. Both males and females will be received at the night School and taught all the branches of an English Education, from the lowest to the highest. For further information Dr. Thompson can be seen at his residence No. 863½ Baronne street, and at St. Philip' Church at close of service.
SAMUEL W. LEWIS,
Private Secretary.
aug29 2m

T. B. STAMPS,
COTTON
—AND—
SUGAR FACTOR
—AND—
*GENERAL COMMISSION MERCHAN*
79 CARONDELET STREET,
New Orleans.
Consignments solicited of
COTTON,
RICE,
SUGAR,
MOLASSES
—AND—
COUNTRY PRODUCE GENERALLY
Account sales promptly rendered and satisfaction guaranteed. Liberal advances made on consignments, and purchases made in this market at lowest rates for account of my friends. 5-3

A. BROUSSEAU & SON,
17 CHARTRES STREET,
Importers of and dealers in
CARPETINGS, FLOOR OIL CLOTHS, WHITE AND COCOA MATTING, TABLE AND PIANO COVERS, WINDOW SHADES, CRUMB CLOTHS, RUGS, MATS, CARRIAGE, TABLE & ENAMEL OIL CLOTHS.
CURTAIN MATERIALS.
Lace, Reps, Damasks, Cornices, Bands, Pins, Gimps, Loops and Tassels, Hair Cloth, Plush, Bed Ticking and Springs. One Price Only.

$72 A WEEK. $12 a day at home easily made. Costly outfit free. Address TRUE & Co., Augusta, Maine.

PIERRE MOLLAY & SON.
*Carpenters and Builders*
142...Urquhart Street...142
NEW ORLEANS, LA.
THIRD DISTRICT
Entrepreneurs Charpentiers.

JOHN KUGLER,
*Merchant Tailor,*
141.....COMMON STREET.....16
NEW ORLEANS.
Cleaning and Repairing neatly done.